—Oui, mon cher enfant, tout à fait au bout de ma carrière... Ah ! je sais bien qu'il y a quelques semaines je me croyais, je pouvais presque me dire, sinon jeune, du moins dans toute la force d'une solide maturité... Que voulez-vous ? j'ai reçu en plein cœur le coup qui blessait la France au flanc, et cela me tue ! L'attaque de paralysie qui m'a foudroyé a été un avertissement trop sérieux pour que je puisse m'illusionner un seul instant sur l'avenir... Grâce à Pertuiset je suis debout encore, mais qui sait pour combien de temps ?... Une seconde attaque et ce sera la fin, vous le savez aussi bien que moi !... Les jours qui me seront accordés maintenant seront des jours de grâce ! J'ai vécu toute une longue existence et elle a été bien remplie... J'ai toujours tâché de faire mon devoir. Ma conscience ne me reproche rien, je ne crains pas la mort, et quand Dieu m'appellera devant lui, je suis prêt à répondre, comme le vieux soldat : PRÉSENT !

Emmanuel d'Areynes s'arrêta pour reprendre haleine, car il s'était animé peu à peu.

—Mon cher comte, ne parlons pas de mort, dit vivement le Dr. Pertuiset. J'ai fait plus d'une fois cette remarque qu'après déjeuner cela troublait habituellement la digestion !

Le vieux gentilhomme reprit en souriant de nouveau :

—Je suis bien obligé d'en parler... Si vous vous sentez quelques troubles à l'estomac, mon cher docteur, sonnez Renaud, et qu'il vous verse un nouveau verre de kirsch... C'est souverain !

Il continua en regardant Raoul :

—Donc, en prévision d'une visite prochaine de la mort, visite peu agréable, j'en conviens ! Il y a des égoïstes (j'en connais) qui vous draient vivre cent ans ! je dois, mon cher enfant, mettre en ordre mes affaires...

—C'est pour cela que Raymond est allé te chercher à Paris, mon fils bien-aimé... Je puis te donner ce nom... Ma tendresse pour toi a été sans bornes... Elle ne s'est jamais démentie un seul instant, et pas un seul instant tu n'as cessé de la mériter... Tu as acquis auprès de moi toutes les qualités qui font un homme, et aujourd'hui, moi vieillard je m'incline avec respect devant l'homme que tu es devenu !... Tu as mon cœur, tu as mon âme, tu es moi-même, mais meilleur que moi... Je t'ai montré en maintes circonstances combien grand était ton empire sur mes volontés, et bien souvent tu m'as donné de précieux conseils... Si nous nous sommes quelquefois trompés l'un et l'autre, c'est que nous croyions tous deux agir pour le bien... Mais nous ne nous sommes pas trompés, Raoul, on nous a trompés ! Aujourd'hui, c'est fini !... Tant pis pour ceux qui n'ont pas su, comme toi, suivre le droit chemin et rester dignes de notre affection !... Ce sont des ingrats, devenus pour moi des indifférents, des étrangers, des ennemis...

En prononçant ces derniers mots la voix d'Emmanuel d'Areynes était soudainement devenue dure, presque rauque.

—A tout péché, miséricorde ! hasarda le Dr. Pertuiset, comprenant bien à qui le comte faisait allusion.

—Il y a des péchés qui sont des crimes répliqua violemment le vieux gentilhomme.

—Dieu absout ! fit l'abbé d'Areynes. Les hommes peuvent-ils être moins miséricordieux que lui ?

—Je serai sans miséricorde, moi ! s'écria le comte Emmanuel avec emportement, oui, sans miséricorde pour l'indignité de ceux qui pouvaient rester dignes !

Le docteur intervint.

—Je vous préviens, mon cher comte, fit-il que si vous ne discutez pas avec calme et sans passion, nous nous retirerons, monsieur l'abbé d'Areynes et moi... et prenez bonne note, je vous prie, qu'en disant cela c'est une ordonnance que je signe !

—Je serai calme, murmura le comte, mais il y a des choses qui révoltent, qu'on n'oublie pas... qu'on ne peut pas oublier...

—L'oubli est une consolation, mon cher oncle... fit le vicaire de Saint-Ambroise.

—Je n'oublierai jamais !... Je voudrais oublier que je ne le pourrais pas, je le sens bien !...

Il y eut un moment de profond silence.

Le jeune prêtre et le Dr. Pertuiset échangèrent un regard rapide.

—Ne brusquons rien... recommandaient évidemment les yeux du médecin.

Et ceux de Raoul répondaient d'une façon non moins claire :

—Laissons-le dire...

Et c'était bien en effet le fond de leur pensée à l'un et l'autre.

M. d'Areynes reprit :

—Encore une fois, Raoul, je dois songer à me mettre en règle pour le cas où Dieu m'appellerait brusquement à lui. Si j'avais succombé il y a quinze jours, ma fortune, faute de précautions, par insouciance, aurait été l'objet d'un partage absolument légal, je le sais, mais pas conforme le moins du monde à ma volonté ! Je veux léguer cette fortune à qui bon me semblera, j'en ai le droit incontestable !

Ce fut le Dr. Pertuiset qui répondit :

—Certes, mon cher comte, votre droit n'est ni contestable, ni discutable... Mais il s'agit d'une chose très grave, qui demande réflexion,

et au sujet de laquelle un bon conseil ne sera point inutile... Si vous ne l'aviez pas compris vous n'auriez certes pas désiré avec tant d'ardeur l'arrivée de votre neveu. Il était bien inutile de l'envoyer chercher au milieu de dangers de toutes sortes si vous vouliez agir à votre guise et sans même le consulter... Il suffisait de prendre une feuille de papier et d'écrire un testament olographe, ou de faire venir un notaire...

—Mais l'abbé d'Areynes est venu... Il est là et vous lui disiez tout à l'heure que vous désiriez agir d'accord avec lui pour le règlement de vos affaires !... Il ne faut pas, permettez-moi de vous le dire, mon cher comte, il ne faut pas que la rancune vienne changer la droiture habituelle de votre caractère dans une circonstance aussi grave... il ne faut pas devenir méchant au moment où tout vous fait une loi de rester bon... comme vous l'avez toujours été...

—Le Dr Pertuiset a raison, mon oncle ! s'écria l'abbé d'Areynes.

Le médecin continua :

—Il faut enfin disposer de votre fortune de manière que votre conscience ne vous reproche rien !

—Ma conscience ne me reprochera rien répliqua le comte et je ferai ce qu'il me plaira de faire !

Le ton avec lequel ces derniers mots venaient d'être prononcés n'admettait aucune réplique, en ce moment du moins.

Le docteur et l'abbé le comprirent et se turent.

M. d'Areynes continua :

—Ma fortune atteint le chiffre de quatre millions cinq cent mille francs, y compris mon hôtel de la rue de Vaugirard et ma terre de Fenestranges, estimés au-dessous de leur valeur. Les titres qui représentent cette fortune, mobilière et immobilière, sont déposés à Paris, chez mon notaire, M. Pinguet, rue des Pyramides, numéro 18. Le revenu net monte à environ cent soixante-dix mille francs.

—Voici ce que j'ai résolu.

—Ma volonté, à laquelle je donnerai la forme légale, mon cher Raoul, est que tu sois mon légataire universel.

—Je vous suis profondément reconnaissant, mon cher oncle s'écria le vicaire de Saint-Ambroise mais je refuse.

Le comte Emmanuel regarda son neveu avec stupeur.

—Tu refuses ! répéta-t-il, tu refuses ! ce n'est pas possible

—C'est possible et certain, mon oncle !

—Mais, pourquoi ?

—Parce que je me reprocherais comme un crime d'accepter la totalité d'une fortune dont la moitié, si vous ne faisiez pas de testament, serait attribuée par la loi à quelqu'un qui souffre et qui a plus besoin d'argent que moi...

—Ta cousine Henriette ! fit le comte Emmanuel avec une ironie mêlée de colère.

—Oui, ma cousine... l'enfant que vous avez élevée comme moi, que vous avez aimée comme moi. L'aversion malheureusement trop légitime, que vous inspire son mari, vous fait oublier qu'Henriette pourrait m'accuser d'une spoliation odieuse et prétendre que j'ai pesé moralement sur vous, comme homme et peut-être comme prêtre, pour influencer vos dispositions testamentaires.

—Un pareil soupçon serait une infamie dit le comte.

Le vicaire de Saint-Ambroise poursuivit.

—Le besoin et la faim sont de mauvais conseillers, mon oncle, et Henriette et Gilbert ont faim ! Je suis riche, moi, puisque j'ai de quoi soulager largement les malheureux ! Que me faut-il de plus ? Je n'accepterai rien, mon oncle, rien de votre fortune ! J'y renoncerais en faveur d'Henriette... Elle est dans une situation navrante, sa pauvreté fait mal à voir...

—A qui la faute ? répliqua M. d'Areynes. Au misérable qui nous a trompés et dont un instinct, qui ne me trompait pas m'avertissait de me défier ! à ce Gilbert Rollin qui a dévoré la dot de ta cousine, en menant une existence honteuse que tout homme d'honneur doit flétrir, et j'irais mettre à la merci de ce joueur, de ce débauché, de cet être coutumier de toutes les infamies, une part de ces millions dont il ferait le plus indigne usage !! Non ! non Raoul, cent fois non !

—Nous avons pris soin de sauvegarder l'avenir d'Henriette... les clauses de son contrat stipulant la séparation de biens lui permettaient d'éviter la misère ! elle n'avait qu'à vouloir... Elle ne l'a pas fait ! Sa lâche faiblesse envers son mari a rendu nos sages précautions inutiles... Les hypocrisies de Gilbert Rollin ont prévalu contre nos conseils... Tant pis pour elle ! Elle subira les conséquences de sa folie, et ce sera justice !

Le front du jeune prêtre s'était assombri.

Son grand cœur souffrait des résistances du comte Emmanuel. Ministre du Dieu de pardon, il s'était promis de mener à bien l'œuvre de miséricorde, et ces résistances lui faisaient craindre d'échouer. Cependant il ne renonçait point à la lutte.

—C'est plus que de la sévérité, cela, mon oncle ! s'écria-t-il d'une voix émue c'est de la cruauté !...

—N'ont-ils pas été cruels envers moi, eux ? murmura le vieux gentilhomme. Ne m'ont-ils pas abreuvé de chagrins, d'humiliations ?

A suivre